

Les Éditions de la reine Mab



**RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES**  
**À DES LÈVRES NUES**

*Tome 3*



Saint Jean mange le livre

*Tenture de l'Apocalypse, XIV<sup>e</sup> siècle*

Wilfrid Sébaoun

**RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES  
À DES LÈVRES NUES**

*Poèmes*

Tome 3

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-31-9  
© Les Éditions de la reine Mab, 2014

I

*Old yew, which graspest at the stones  
That name the under-lying dead,  
Thy fibres net the dreamless head,  
Thy roots are wrapt about the bones.*

*The seasons bring the flower again,  
And bring the firstling to the flock;  
And in the dusk of thee, the clock  
Beats out the little lives of men.*

ALFRED TENNYSON

*Vive la sainte lutte  
Qui veut gagner perdra  
Car le joueur de flûte  
Charme un peuple de rats*  
JEAN COCTEAU  
Le Requiem





UN POÈME NÉCESSAIRE  
PEUT-IL NE PAS FAIRE UN PEU DE BIEN ?

Ah ! que sais-tu de la tristesse immense  
Qui étreint mon cœur dans son poing de fer ?  
Dieu en est témoin, le sombre silence  
Qui nous sépare est un défi amer  
Aux lettres que j'écris à l'inconnue,  
Toi, que seulement en rêve j'ai vue,  
Toi, rédemptrice aux yeux de mer sereine  
S'ouvrant au soleil, voyageur ardent  
Suivant un chemin qu'il couvre de sang  
Dans le désert des éternelles peines.

Suis-je condamné à l'âpre agonie  
Des pécheurs qui ont peur d'être damnés  
Après avoir durant toute leur vie  
Souffert sans rédemptrice à leurs côtés ?  
J'écris, j'écris, puis-je croire que Dieu  
Ne mette pas mes lettres sous tes yeux  
Et ne veuille pas éclairer ton cœur,  
Malgré ma laide vie de vieux pécheur ?

## UN PAUVRE ART POÉTIQUE

J'avoue que j'ai du mal à repousser  
Les tentations du rythme et de la rime,  
Souvent, quand mon cœur, honteux de ses crimes,  
Peut, sans mentir vraiment, les déguiser !

Je sais que Dieu attend de mes poèmes  
Qu'ils aient au moins un peu de la beauté  
Véritable qui est de consoler  
Les âmes dont le ciel est vide et blême.

Je sais chercher dans ma foi en l'amour  
Les mots qu'il faut pour vêtir des pensées  
D'attentes souvent nues mais partagées  
Dans de sombres nuits enceintes du jour.

Hélas ! la souffrance enfante le doute,  
Regrets et remords appellent l'oubli  
Et tendent un piège aux yeux de l'esprit !  
Comment éviter les mauvaises routes ?

Je mourrai un jour, rien n'est plus certain !  
Du ciel, mon cœur n'a vu que les orages  
Coupés d'éclaircies livrées en otages  
Aux illusions pour un morceau de pain.

Ah ! malédiction d'être né malade,

Avec un cœur nu voué à l'enfer  
De chercher son Dieu dans un ciel de fer  
Où Satan seul écoute ses aubades !

À mon cœur las, bien piètre comédien,  
Polichinelle et Pierrot font des signes  
Pour lui dire qu'il faut qu'il se résigne  
À exploiter ce qui du ciel lui vient.

## LE MYSTÈRE DE L'ESPÉRANCE

L'âme en pleur explore l'enceinte  
Aveugle et nue de l'au-delà :  
Rien ! nul espoir pour les parias !  
En elle seulement est peinte  
L'âpre douleur qui l'exila  
D'un rêve d'amour jamais las  
D'oublier ce qui le blessa.

En son sein seulement Dieu prie  
Pour que s'ouvre de la vraie vie  
Une porte à cette âme en peine  
Qui pleure dans la nuit sereine.

Tant de lunes imaginaires  
Ont pleuré par des nuits austères  
Avec des femmes esseulées !  
Et la terre tourne, inchangée !

Poète qui te sens mourir,  
Tu n'es pas le seul à souffrir  
En ce bas monde qu'a créé  
Dieu qui est pardon et pitié !  
Contre chimères et détresses  
Nourries par le destin pervers  
Écris encore quelques vers,  
Si tu le peux. Mais le temps presse !

L'âme marche le long d'un mur  
Qui ne lui donne aucune chance !  
C'est qu'en elle vit l'espérance  
Cet éternel mystère obscur !

Jusqu'à quand pourra-t-elle croire  
Vraiment, sans renier sa patience,  
Malgré les cris de sa mémoire,  
Que grâce à de longues souffrances  
Elle ait mérité qu'une brèche  
Soit faite dans le mur revêché ?

## PAS UN JOUR SANS UNE LIGNE

Bien qu'au fil des jours s'éteignent mes yeux,  
Je peux sans doute écrire encore un peu  
Pour moi, pour toi, c'est-à-dire pour Dieu,  
Pour desserrer — une minute ou deux —  
L'étreinte de ma peur d'une agonie  
Sans aucune pitié, qui asphyxie  
Mon trop fragile espoir d'une autre vie,  
D'un au-delà sans destin surprenant,  
D'un ciel d'où soient bannis, au Jugement,  
Éternelle souffrance et pur néant.

LA STATUE DE CLÉMENCE ISAURE  
ET LE PROMENEUR SOLITAIRE

— Je console tous les poètes  
Qui à ce jeu hardi se prêtent.  
Vous êtes triste près de moi.  
Ne me direz-vous pas pourquoi ?

— Il neige, il neige sur mon cœur  
Où sont mortes toutes les fleurs.  
D'un bout à l'autre de ma vie,  
Amours déçues et nostalgies !  
Sort affreux ! l'ai-je mérité ?  
Hélas ! oui. Laissez-moi pleurer,  
Vous qui êtes jeune et jolie,  
Princesse de la poésie !

## VOYAGEUR DE L'OMBRE

Comme vous êtes misérables,  
Maintenant, mes yeux, autrefois  
Inquisiteurs, de bonne foi,  
Dans un monde peu charitable,  
Plus menteur que tous les Crétois  
Engendrés sous le ciel des fables !  
Puis-je échapper, moi, pauvre diable,  
À l'angoisse qui monte en moi ?

La nuit cruelle en vous progresse !  
Vous souvenez-vous des secrets  
Qui me remplirent de tristesse  
Au temps lointain de ma jeunesse ?  
Hélas ! le monde est ce qu'il est,  
À quoi bon larmes et regrets !

Serviteurs d'une âme infidèle,  
Vous m'avez appris à souffrir  
Du sombre éclat des souvenirs  
Perdus qui soudain se révèlent.

Ah ! j'ai tort de désespérer  
Des ressources de la lumière  
Du ciel : y a-t-il des barrières  
Qu'elle ne puisse traverser ?  
Bien que vous soyez délabrés



Vous êtes encore une route,  
Par où passent, défiant les doutes,  
Les rayons de la Vérité

Je sais, je sais que Dieu se cache  
Dans des nuages vagabonds,  
Et que, voyant mal, je confonds  
Souvent mes rêves et mes tâches !

Ah ! pauvres yeux, me direz-vous,  
Aidés par la Science Divine,  
Que ce monde, à mon cœur peu doux,  
Où avec effort je chemine,  
N'est pas qu'un paysage flou ? —  
Non ? — Quelle folie je devine  
En moi ! — Je marche, malgré tout.

## AVRIL D'UN SECRET

Le masque au rire amer pendu au clou  
De l'été nous défie de l'oublier.  
Je ne dirai rien de ce qui de nous  
Exige le plus d'ardente pitié.

Pourquoi scruter les remous d'un mystère  
Qui porte si loin des rêves obscurs ?  
Où peut bien mener l'étoile éphémère  
Qui traverse en silence un ciel impur ?

Sans bruit la mort aux yeux de fer avance.  
Que regarderons-nous ensemble au bord  
Du fleuve sinueux des apparences ?  
La vie, la vie précaire de nos corps ?

Au commencement de tout fut la nuit  
Qui nous a mis au monde et nous fait peur.  
Nous l'appelons le Destin, aujourd'hui,  
La source des amours et des malheurs.

Tu mettras sur mes yeux ta main inquiète.  
Inquiet, je mettrai ma main sur tes yeux.  
Ah ! douloureuse et sombre foi en Dieu  
Qui ne peut vivre en nos cœurs que secrète !

## SŒURS, DE JOUR ET DE NUIT

Pages blanches toujours avides  
De mots, d'innocentes chansons  
Ou de confidences perfides  
Même lorsque mon cœur dit non ;

Pages nues ouvertes aux rêves  
Exilés par les cœurs souffrants,  
Aux rêves que seul Dieu achève  
Dans son vieil avenir béant ;

Pages sans mémoire où des anges  
Viennent lutter avec des nuits  
De désespoirs qui sans fin changent  
D'aspect, comme le temps qui fuit ;

Pages blanches qui sont encore  
Croyables promesses de l'art,  
Feraï-je en vous un jour éclore  
Ces prières que ne dévorent  
Ni l'ogre qu'on nomme hasard,  
Ni les pâles lunes sans fard,  
Ni le satanique « trop tard ! »

## QUESTIONS IMPARFAITES

Hanoukka, Noël, tristes fêtes,  
Malgré la neige et les lumières,  
Malgré les attentes familières,  
Pour ceux que leur destin s'entête  
À décevoir !

Tous les rêves sont houleux  
Et tous les rivages sont noirs  
Dans mon cœur brisé, ce soir,  
Malgré les promesses de Dieu !

Ai-je écouté, les yeux pleins de cendre,  
Mon cœur a-t-il entendu  
Sans vraiment les comprendre  
Les chants qu'au temps de Noël naguère  
Des soldats de l'Armée du Salut  
Chantaient aux coins des rues  
Pour nourrir  
Ceux qui ont faim et vêtir  
Ceux qui sont nus ?

Comment se fait-il que les prières  
De mon sang ne soient entendues  
Par aucune des esseulées  
Qui en dépit du temps qui passe espèrent  
Être un jour consolées ?

Mon cœur se sent en exil !  
Un doute amer le ronge :  
Mes poèmes ne sont-ils  
Qu'aveugles mensonges ?  
Qu'ai-je fait de réel ?  
Dans tant de coins de Paris  
Des femmes sans enfant et sans mari  
— Comme la lune dans le ciel —  
En rêve travaillent  
Pour oublier que leurs entrailles  
Sont restées éternelles nuits !  
Qu'ai-je fait qui vaille  
Pour adoucir leur coupe de fiel ?

## AVENIR DU JARDIN DES ÉNIGMES

Nous nous rencontrerons un jour,  
Si tu viens au nom de l'amour,  
Ou au nom de nobles souffrances  
Qui nourrissent nos espérances :

Solitude où erre le sang,  
Désert où naît le vent d'un rêve  
Secret qui jamais ne s'achève,  
Blessures d'exigeants serments,  
Attentes déçues d'où s'envolent  
Les cris de la chair qui s'étiolé.

Rien de réel n'alourdira nos âmes  
Au temps de l'agonie ! Pourtant, la peur  
De l'au-delà, incestueuse sœur  
D'un noir désir, nous étreint de ses flammes.

Nous ferons fleurir des regrets étranges  
Dans un jardin tourmenté par le temps,  
Car partiront avec nos cœurs savants  
Des rêves pèlerins aux ailes d'ange.

## AVEU ENTENDU PAR LA STATUE DE LAURE

Je n'ai pas appris grand-chose  
Des folies de ma jeunesse,  
Sinon qu'épines et roses  
Sont semblablement promesses  
Des amours à peine écloses  
Que les cœurs aveugles laissent  
Un jour ou l'autre mourir  
Dans l'ombre de vains désirs.

## RENOUVEAU DE DEUX ÂMES

Nous nous sourions comme au temps  
Que les enseignes des boutiques  
Nous confiaient en langue mystique  
Des rêves de nos cœurs tremblants.

Les ombres de nos peines nues  
Auront fui nos cœurs consolés.  
Les vitrines verront couler  
Des ruisseaux d'oubli dans les rues.

Nous, las d'enseigner à nos cœurs  
L'art de mêler peines amères  
Et joies dans les yeux des chimères,  
Que verrons-nous en nous, sans peur ?

Nous nous souviendrons des attentes  
Misérables qui ont péri  
Sous le ciel impur de Paris ;  
Leurs exigences sont violentes  
Et sans cesse montent leurs cris,  
Du sombre au-delà qu'elles hantent.

Aux rêves des fleurs des jardins  
Nous offrirons un sûr asile ;  
S'il fallait qu'à l'aube ils s'exilent  
Nos âmes seraient leurs chemins



Vers l'orée d'une nuit subtile  
Ouvrte aux rêves pèlerins.

Nos âmes verront la promesse  
Éternelle du Dieu vivant  
Briller dans le soleil couchant  
Que l'eau de la Seine caresse ;  
Elles reconnaîtront leur sang  
Dans les nuits d'où les aubes naissent ; —  
Leur sang ! source de la détresse  
Qui avait nourri leurs serments !

## À L'ÉTOILE CACHÉE ATTENDUE

J'entends, sans cesse répété,  
L'avertissement des cigales :  
« Tout passe, aucune heure n'égale  
En splendeur le rêve d'aimer. »  
Une nostalgie sans rivale  
Confirme cette vérité.  
Attendras-tu l'aube fatale  
De ma mort, pour te révéler,  
Promesse des nuits de souffrance  
Aux cœurs avides d'espérance  
Qui cherchent dans le lourd silence  
De Dieu sa secrète présence ?

## PASSIONS

La cage s'ouvrit pour un chant  
De triomphe et de soumission.  
Émerveillée par sa passion,  
La nuit se ferma sur le temps.

Dans un ailleurs méconnaissable,  
Tout un avenir fut changé :  
Le pain et le vin sur la table,  
Ombre sanglante et liberté !

Voici la neige devenue  
Du feu qu'elle attendait l'épouse ;  
Les cœurs des étoiles jalouses  
Battent sans nulle retenue.

Des milliards d'années — un instant —  
Le soleil prodigue son sang.  
Dieu ou, comme on dit, la Nature,  
Est indicible démesure !

Tout est mystère à qui sait voir.  
Le regard d'une fleur de tombe  
Disperse dans l'âme du soir  
Des nostalgies vaines qui plombent  
Les ciels des jardins sans espoir.

## RESCAPÉS D'UNE PROMENADE À DEUX

Il y avait dans la montagne  
Un murmure qui ressemblait  
À un silence né de nous,  
Silence nu, nous consolant  
Malgré l'âpreté de l'été.

Nous allions en secret chercher  
L'oubli de la mort, que la chair  
Promet, en son langage obscur,  
Sur les rives de tous les lacs.  
Nos montions vers un lac profond.  
Qui savait quelle voix vivait  
Dans le cratère du volcan ?

Nous ne nous étions pas vraiment  
Abandonnés, sous le ciel bleu,  
À l'imprudence de nos cœurs.  
Pourtant, le ciel était soucieux.  
Nous ignorions qu'il nous faudrait  
Bien des lustres pour le comprendre !

Un homme et une femme allaient  
Se laisser tenter par la mort  
Qui les attendait sur le bord  
Du vieux volcan, — encore avide  
Malgré l'eau qui en lui dormait.

## SOLITUDES

Mon unique joie est de partager  
Avec toi la neige qui saigne  
Là-bas, là-bas, sur les montagnes,  
À l'heure où le soleil va se cacher  
Dans un abîme où mon âme vous cherche,  
Avec ardeur, toi et Dieu, sans relâche.  
Cette neige est en nous, comme l'abîme  
Où le soleil va souffrir, — dans nos âmes !  
C'est à toi que j'écris, mais mes lettres  
Sont aussi d'incessantes prières.  
Pour toi, sur de lointaines cimes,  
La neige nourrit mes poèmes  
De son sang pur et de ses rêves.  
Quand je mourrai, tu resteras la seule,  
Dans la vallée des larmes et du sang,  
À savoir que cette neige  
Souffre sur les cimes, seule,  
Et rêve, seule, en ton cœur.

## UNE LECTURE D'UN LONG APPRENTISSAGE

La tristesse des nuits est sans nuances  
Quand les souvenirs des bonheurs passés  
Rôdent dans le jardin, abandonnés  
Aux masques mystérieux des apparences.

C'est vrai que le temps harcèle le cœur,  
Qu'il est à la fois cruel et moqueur.  
Le cœur peut croire tout, poussé à bout,  
Et croire aussi le contraire de tout !

Les rêveries de la chair impatiente,  
À refleurir te paraissent bien lentes !  
Si c'est seulement ça qui te tourmente,  
Rassure-toi, tous les sabliers mentent.

Je suis maintenant solitaire et vieux,  
Et je vois que le temps ne se mesure  
Qu'au poids de la douleur que l'âme endure  
Pour un amour éternel comme Dieu.

C'est de rêve et de sang que se nourrissent  
Secrètement les ombres rédemptrices  
Que nous appelons pour nous consoler  
Quand nous sentons notre vie s'achever.

## INTERLUDE

Si l'on me demande un jour  
Pour qui j'écris, je dirai  
Simplement que c'est pour toi,  
Ma rédemptrice qui vient  
Vers moi au nom de l'amour,  
Qui est pardon et pitié.  
Ce sera la vérité.

Si l'on me dit : « c'est un rêve ! »  
Je répondrai : « c'est possible,  
Mais que puis-je faire d'autre  
Pour qu'advienne la promesse  
De Dieu aux déshérités  
De ce monde d'apparences  
Où par malheur je suis né ? »

Que puis-je dire qui ouvre  
Un chemin de charité  
À des sœurs et à des frères  
Qui ne voient pas dans leur nuit  
La lumière invulnérable  
Qui pourrait les consoler ?  
C'est ma plus chère question.

UNE AQUARELLE :  
CIEL GRIS ET SOLEIL D'UN BLANC PÂLE

De quel repli de l'éternel silence  
Entendons-nous une voix proclamer  
— Ou bien seulement murmurer, qu'importe ! —  
Que dans ce désert de neige vivante  
Les rêves fardés de pâles fantômes  
Cherchent des chemins de retour d'exil ?

Il fait froid. L'horizon narquois  
Sans donner ses raisons affirme  
Qu'il n'y aura jamais de fin  
Aux litanies des nostalgies,  
Et qu'il y aura de quoi rire  
Ici-bas et dans l'au-delà  
Où Dieu ne fait que ce qu'il peut.

Il y a des chiens de traîneau fidèles,  
Comme nous qui souffrons, à la Madone  
Des neiges exilées. Il y aura  
Des chiens entraînés à poursuivre un rêve  
De rédemption même dans le blizzard  
Familier des pays sans horizon.

La neige vivante est toute pitié  
Pour le ciel gris. La Madone sourit.

Il fait froid. L'hiver sombre guette



Les cœurs des guetteurs endormis.  
Du vieux ciel où il mourra seul,  
Le soleil crie : « abandonnez  
Les rêves qui vous ont séduits,  
Laissez aux larmes de la neige  
Le privilège d'être preuves  
De souffrances nues partagées  
Avec des aubes sans espoir  
Nées pour une brève agonie. »

Pourrons-nous vraiment nous acheminer  
Vers l'infini quand nos âmes n'auront,  
Comme la neige nue, plus d'autre source  
Que des souvenirs lointains, pour prier ?  
Que promet l'autre vie, souffrance ou joie,  
Aux âmes nues, lorsque le ciel se tait ?

## FOI IMPARFAITE

Rien n'est changé dans le désert  
Où nos rêves se sont perdus.  
L'âme les cherche dans la chair  
Même quand ses yeux n'y voient plus.  
C'est pourquoi jamais rien n'est clair  
Dans ce que l'on croit avoir cru.

Ai-je tort de te voir meilleure  
Que ce pauvre diable souffrant  
Dont l'âme lasse pleure et pleure  
Nuit après nuit en t'écrivant ? —  
Si ma rédemptrice est un leurre,  
Je serai mort en l'attendant !

Dans ce monde des apparences  
Tu es peut-être le miroir  
Unique de mon espérance.  
Consoleras-tu le cœur noir  
Du pauvre diable qui s'élance  
Vers toi dès que tombe le soir ?

## DÉFENSE D'UN CORPS UNIQUE ET D'UNE ÂME UNIQUE

« Tu peux défendre, au fond de ton fauteuil,  
Ton corps délabré, contre la souffrance,  
Encore un peu », me déclare la science,  
« Mais non ton âme enchaînée à ses deuils. »

Dieu voit-il qu'à deux pas du dernier seuil  
Je m'acharne à chercher dans le silence  
De mon cœur mécréant quelque espérance  
Qui puisse braver la nuit du cercueil ?

Ma main écrit les mots d'une prière  
Qui ressemble un peu à une chanson  
D'orphelin ! — C'est l'été, c'est la saison  
Où rôde la mort aux lèvres amères.

« Bientôt, bientôt, » répète ma raison,  
« Ton corps retournera à la poussière ! »  
C'est vrai ! mais j'écris à Dieu, car j'espère  
Que mon cœur faible obtiendra son pardon.

## SECRET D'UN CIEL NU

Ce n'est ni un oiseau ni un nuage.  
Est-ce l'ombre perdue dans mes pensées  
D'un rêve étranger, rêve de passage,  
Venu du ciel noir des nuits oubliées ?

Si c'était un simple éternel éclair  
De compassion infinie dans les yeux  
— Source guérisseuse et voix du désert  
Que l'âme entend —, de la Mère de Dieu ?

Qu'ai-je cru voir traverser le silence  
Au masque changeant de notre avenir ?  
Je suis trop las d'une vie de souffrance  
Pour ne pas me méfier de mes désirs !  
Mais, au fond, tant mieux si les apparences  
Consolent un pécheur qui va mourir !

QUI SOMMES-NOUS ? D'OÙ VENONS-NOUS ?  
OÙ ALLONS-NOUS ?

Quand Dieu fit voler en éclats l'amphore  
Qui contenait la vie et le hasard,  
À nos âmes nues il fit don de l'art  
D'être toujours des fleurs venant d'éclorre.

Nous allons droit devant nous dans l'espace,  
Car tu es la fille et je suis le fils  
Du Jardinier qui nous fit myosotis,  
Coquelicot, anémone, — et j'en passe !

Ni la nuit ni la mort ne sont réelles  
Nous mendions partout le pain de l'exil  
Sans nous laisser prendre au discours subtil  
Du Mal qui dit la lumière mortelle.

Un horizon rayonnant de misère  
Et de regrets, promis aux cœurs ouverts  
Au désespoir par des voix du désert, —  
Voilà de l'amour l'unique frontière !

Ce n'est pas vrai que tout amour se fane,  
Que tout s'oublie. Est-ce que Peter Pan  
Est oublié ? Est-ce que la pauvre Ann  
Est oubliée ? Qui le croit n'est qu'un âne !

## D'UN POÈTE PÈLERIN BIEN TARD REPENTANT

Vais-je mourir sans être racheté ?  
Suis-je promis à une agonie  
Plus âpre que ma triste vie ?  
Qu'est-ce en moi que ce rêve obstiné  
Qui cloue mon cœur à un deuil  
Chaque nuit renouvelé  
Tandis que la mort  
Qu'aucun poème n'endort  
Me crie, sans pitié, sur le seuil  
De l'enfer que j'y suis appelé  
Pour avoir trop manqué de charité ?

Comment croire que j'aie quelque chance,  
Maintenant, de nourrir l'espérance,  
Affamée  
D'une femme esseulée,  
Et de voir dans les yeux  
De cette femme au cœur douloureux  
Briller le pardon que Dieu  
Accorde aux cœurs brisés ?

## AVENIR D'ÉPOUX ORPHELINS SANS ENFANTS

Lorsque vous aura fuis votre jeunesse,  
En emportant tout l'or de ses promesses,  
Il vous restera la pure douceur  
De vous confier les peines de vos cœurs.

Quand vous aurez percé l'âpre mystère  
Qui a cloué vos cœurs à leur misère,  
Vous pleurerez, mais sans désespérer,  
Bénissant le temps de vous pardonner.

Quand vous verrez s'approcher l'agonie  
Au masque hideux, qui glace le sang,  
Vous pourrez partager, Dieu y consent,  
Les dernières lueurs de votre vie.

Quand s'ouvrira l'imaginaire été  
Où souffrent et prient les ombres recluses  
Dans l'au-delà que la raison refuse,  
Dieu s'offrira encore aux cœurs brisés.

Vient l'heure où un deuil de la chair s'achève !  
Quand vous auriez bu un verre du fiel  
Que cette vie propose aux enfants d'Ève  
Qui ne croient pas en l'amour éternel,  
Il vous resterait la source des rêves.

## DERNIÈRE ÉTAPE

Ne serai-je bientôt plus rien, plus rien  
Que bête souffrante et désespoir,  
N'aurai-je vraiment, vraiment plus de lien  
Avec Dieu, — ce Dieu que je crois voir,  
Dans ma solitude, annonçant que vient,  
De l'infini, l'étoile du soir  
Rédemptrice du rêve épris de biens  
Matériels, changé en rêve noir ?

J'aurais voulu mourir réconcilié  
Avec mon âme, et je vais mourir  
Au bord d'un fleuve au regard sans pitié,  
Si tu ne viens pas me secourir !  
Je ne pourrai jamais le traverser,  
Et il laissera sans fin souffrir  
Dans l'âpre désert de l'éternité  
L'âme qui sans toi ne peut guérir.



## À QUI, SINON À UNE RÉDEMPTRICE ?

Je peux encore maintenant  
Chercher les mots d'une prière  
Dans le murmure de mon sang,  
Mais mon âme lasse et amère,  
Seule sur son chemin a peur  
De se plaindre de ses malheurs !  
Malheurs, hélas ! bien mérités  
D'une âme faible et sans beauté !

Mon âme prise dans les griffes  
De ses remords craint de se voir  
Sans fin comme un nouveau Sisyphe  
Hisser le rocher de l'espoir.  
Lourde est mon âme, de douter  
Du pardon d'un Dieu de pitié !  
Ah ! ne te verrai-je qu'en rêve  
Alléger ma vie qui s'achève ?

## SOIRÉE D'ADIEU

Bientôt tombera le rideau de plomb  
Entre toi et ma vie de déraison !  
Entendras-tu le mécréant crier  
À l'Ange de la Mort : « Où dois-je aller  
Souffrir, errant dans de sombres coulisses,  
Maintenant, séparé de ma rédemptrice ? »  
La comédie jouée sur cette scène  
Et dans la salle était, je le savais,  
Malgré ma folie, un prélude aux peines  
Que mon sort sans pitié me préparait !

Autour de toi, combien des personnages  
De la comédie te savaient venue  
Au nom de l'amour secret qui soulage  
L'âme quand la voix de la vie s'est tue  
Dans le théâtre où Dieu sans cesse crée  
Des nouvelles vies, des rêveries, nées  
D'un tohu-bohu aveugle et sans âge ?

## NOSTALGIES CONSOLANTES

Je me souviens d'une romance  
Qui avoue la folle imprudence  
Des amours sources de souffrances  
Plus durables qu'on ne le pense.

De chagrin mon âme se grise.  
Qu'êtes-vous devenues, Venise,  
Mère douloureuse, et Florence,  
De rêves sœur défigurée,  
Vous que mon âme a tant aimées  
De cet amour que les romances  
Composées sous le ciel de France  
Et le ciel d'Italie chantèrent  
Pour les servantes et les reines  
De ces pays imaginaires  
Où s'oublie un jour toute peine ?

Je ne vous ai pas oubliées,  
Malgré les années, villes fées !

C'est par vous que fut révélée  
À mon âme de deuils voilée  
La vérité de ces romances  
Que des poètes composèrent  
Dans le vieux pays de ma mère,  
Le vieux pays de mon enfance !

## À QUELQUES MOTS PRÈS

De ce qui nous fut révélé  
Autrefois, avant notre naissance,  
Que nous est-il resté  
D'autre à oublier  
Qu'un énigmatique silence ?  
Que saurions-nous en dire  
Sans nous abandonner à un délire ?

Maintenant suis-je rien  
De plus qu'un vieux chien ?  
Toi, tu n'es que celle qui vient  
Au nom de Dieu, au nom de la souffrance,  
Faire vivre les apparences.  
Ma langue est pauvre mais grâce à elle  
Je sais dire que tu es fidèle,  
En dépit de tout, à notre lien.  
Cela me fait du bien.

## RÉPARATION PEUT-ÊTRE INCOMPLÈTE

Que nous confierons-nous sans amertume,  
De notre humble, austère nostalgie  
Du Ghetto d'autrefois, maintenant devenu,  
Pour nous, source maternelle vieillissante  
De rêves mélancoliques ?

Ah ! je sais qu'ouvrir son cœur  
Sans saigner est impossible,  
Qu'il faut débrider les plaies,  
Et que des lèvres nues s'offrent  
À bien des baisers inquiétants !

Ce campo vit d'une vie étrange !  
Des pigeons, non des âmes en peine,  
Viennent boire à la fontaine  
Sans cesse pour nous murmurante.

De quel sang faudra-t-il nourrir  
Les ombres que nous serons,  
Pour les faire éternellement vivre ?

## UNE RÉPONSE PARMIS D'AUTRES

J'avoue que j'ai vu en m'acheminant,  
À contrecœur, vers un âpre silence,  
La tristesse de tout lorsque la chair  
Se tait et que la nuit s'installe en elle.

## LA FOLIE S'EST TUE UN MOMENT

Après-midi de l'aveugle Destin :  
Secrètement règne dans le jardin  
Une vieille tristesse inassouvie.  
Vers la nuit nue chemine toute vie !

Une bible fermée sur les genoux,  
Les yeux dans les yeux de Dieu, une femme  
Avoue le sens des rêves de son âme,  
Sens qu'elle prétendait obscur et flou.

Pourquoi mentir, ombres de la mémoire  
Qui venez hanter le cœur douloureux  
Qui cueille en lui des bouquets de fleurs noires  
Pour l'âme qui prie pour lui dans les cieux ?

Heures abandonnées par des pensées  
Qu'un partage mystique a fascinées,  
Serez-vous retrouvées dans l'au-delà  
Où l'amour vrai un jour ou l'autre va ?

## ENSEMBLE DANS LE SEIN DE DIEU ?

À quoi bon méditer sur la mémoire  
Des vieilles maisons !  
Les grilles et les volets  
Nous séparent du passé.  
Les fenêtres sont aveugles,  
L'avenir leur est fermé,  
Comme à nous !

L'Ange du Quiproquo,  
Vêtu de son changeant manteau,  
Ne quitte guère Venise,  
Et son double se déguise  
Si bien que nos âmes le prennent  
Pour la mort qui vers Dieu nous mène !

Si seulement durait toujours  
Le silence des souvenirs  
Des jours où les cœurs indociles  
Ont trahi l'amour !

Qu'aurons-nous vraiment appris  
Des paroles mystérieuses  
Et pourtant si éloquentes  
Des fantômes emprisonnés  
Dans les puits aux portes de fer  
Du Campo di Ghetto Nuovo,



En les écoutant ensemble  
Si longtemps, si longtemps ?

Si seulement, tandis que nos âmes  
Confient à Dieu les secrets de leurs plaies,  
Des abîmes de nos rêves  
Montait un silence nouveau !

## SILENCE ET LUMIÈRE

Devrai-je écouter dans les coquillages  
La mer me blâmer d'être seul à l'âge  
Des derniers moments que deux cœurs partagent ?

Ah ! ce monde n'est pas que sombre absence !  
Les arbres, les nids, les oiseaux me tacent :  
Il faut renier les vaines apparences !

Il n'y a qu'une nuit d'attente nue  
Entre notre promesse et la venue  
D'un rêve neuf dans les yeux des statues !

Sera révélée à nos sœurs souffrantes  
Une rêverie à vrai dire lente  
À conjurer les démons qui les hantent.

Que diras-tu aux miroirs où tes peines  
Peuvent se contempler quand des jours viennent  
Où la mort n'est plus lumière lointaine ?

Viens ! ne laisse pas mon âme se plaindre  
Comme le vent dans le jardin, et craindre  
L'agonie sans Dieu ! — ma vie va s'éteindre.

## II

*Had I the heavens' embroidered cloths,  
Enwrought with golden and silver light,  
The blue and the dim and the dark cloths  
Of night and light and the half-light,  
I would spread the cloths under your feet:  
But I, being poor, have only my dreams;  
I have spread my dreams under your feet;  
Tread softly because you tread on my dreams.*

WILLIAM BUTLER YEATS

He Wishes for the Cloths of Heaven

*Son regard sans colère  
Parle au cœur repentant ;  
Son doux silence éclaire  
L'aveugle qui l'entend ;  
Un pauvre l'a trouvée  
Au fond d'un ravin creux ;  
Et Dieu l'a conservée  
Aux autres malheureux !*

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

La Madone des Champs



## LIMITES DE LA NUIT

Le soleil amer rit de sa disgrâce,  
À son exil ses vieux rêves s'enlacent !  
Nuages sanglants, heures nues ! — tout passe !

Que dirons-nous de la triste colère  
Des étés mutilant des vies entières  
D'orphelins marqués du sang de leur mère ?

Un silence obstiné, toujours le même  
Indéchiffrable masque où le ciel blême  
Devient noir nous lance un défi extrême !

Savons-nous où vont les cœurs qui délirent ?  
De tous les chemins le leur est le pire,  
Si dans l'oubli de Dieu ils se déchirent !

Nous ne savons que ce que nous révèle  
Dans notre désert le vent qui recèle  
Les sombres secrets des amours rebelles.

De l'aube où la rosée de la vraie vie  
S'irise de rêve et de nostalgie,  
Quelle ardente promesse aux cœurs se lie ?

## COMMENTAIRE D'UNE STATISTIQUE

La lune est une sœur à l'âme étrange  
Des loups longtemps chassés dans le pays  
De la Révolution où rien ne change  
Que l'ombre de l'amour quand tout est dit.

Les loups sont des loups, la lune est la lune.  
Pourquoi prétendre asservir le destin ?  
Le vent fait frémir l'herbe sur les dunes,  
Les folies des cœurs séparent les mains.

La lune ne peut fuir sa solitude.  
Les cœurs mauvais souffrent et font souffrir.  
La vie des loups d'autrefois était rude,  
N'est-ce vraiment qu'un sombre souvenir ?

Il y a, dit-on, dans les bois de France  
Beaucoup de loups. Comme moi ils mourront.  
Des vrais loups. Dans mon cœur vit leur souffrance  
D'affamés doutant de leur rédemption.

J'ai toujours vu dans les loups des modèles  
Trop nobles pour moi, sans savoir pourquoi.  
Abandonné, resterai-je fidèle  
À ma nostalgie d'une amère voix ?

Il ne reste rien des tenaces rêves

Qui ont erré dans mon cœur si longtemps.  
Rêves de bonheur ! Une à une crèvent  
Les bulles de savon, en peu de temps !

Il neige sur les bois, l'hiver enfonce  
Ses ongles durs dans l'âpre vie des loups ;  
Il n'y a plus de fleurs que sur les ronces,  
C'est le sang laissé par les cœurs des fous.

De lui-même mon cœur fut une proie  
Changeante poursuivie au fil des nuits  
De faim, de froid, de peur sans fin, qui broient  
Les hommes et les loups que l'espoir fuit !

## ACCORDÉ À L'IRONIE DE LA NATURE

Quoi de nouveau  
Sous le chapiteau de ce monde  
De flammes et de cendre  
Que nous découvrons ensemble ?  
S'il faut dire la vérité, rien !  
Les tragédies des anciens  
Nous le montrent bien !

Le cochon qu'on égorge aujourd'hui,  
Sans plus de pitié qu'autrefois,  
Crie comme un cochon qu'on égorge,  
Et dans son cœur de cochon prie.  
Mais quoi !  
À être égorgé il était destiné.

Lorsque les nuages cachent  
Le vieux soleil et ses taches,  
Nos cœurs ont peur d'avoir bientôt froid.  
Que deviendrait  
Notre rêve imparfait,  
Abandonné sur une croix ?



## QUEL INCENDIE N'ENGENDRE PAS FUMÉE ET CENDRE ?

Pauvre incendie qu'un rêve qui s'éteint  
Dans une nuit trop tôt abandonnée  
À l'aveugle destin des nuits stériles !  
Pauvre main qui n'a que cet incendie  
À tendre au sombre avenir affamé !

Tu sens monter dans ton cœur les volutes  
D'une tristesse née d'un rêve en feu  
Que tu croyais sauveur et qui mourra  
Bientôt sans avoir pu te consoler.  
Elles sont destinées à rencontrer  
Les yeux profonds d'un masque de l'oubli,  
Tu l'aurais vu sans pouvoir en douter  
En regardant les lointains de ton âme.  
Le rêve face à face avec lui-même  
A vu en lui la violence des vagues  
Unissant l'horizon et les galets  
Dans une prière inintelligible.  
Tu entends de ton sang le lourd « trop tard ! »  
Qui tombe et tombe au fond de son attente.  
Comment pourrais-tu croire un seul instant  
Qu'à l'âme nue la cendre soit légère ?

## PAS BIEN LOIN DU DERNIER JOUR

Une vieille ombre enracinée  
Dans un vieux rêve de révolte,  
Rien de plus ! et les nostalgies  
De deux âmes se reconnaissent.  
Les larmes nues sont inutiles,  
Figé est le temps des symboles !

L'été, l'impitoyable été,  
Plante son couteau de voleur  
Dans les cœurs offerts çà et là  
Aux cheminements de l'amour,  
Ce mendiant aveugle et boiteux  
Qui marche et marche sans savoir  
D'où il vient ni où il ira.

Qui sait à qui Dieu parle encore  
D'ailleurs que d'un rêve tenace ?  
Pas moi ! mais l'austère espérance  
Est assez hardie pour prétendre  
Guider deux âmes qui se cherchent  
Même sous un ciel sans étoiles.

Depuis l'origine des temps  
Le joyeux soleil de la mort  
Chante sans fin, du ciel violent,  
La même chanson aux humains :

« Que croyez-vous être ici-bas ?  
Une vie à souffrir n'est rien,  
Car tout est bien qui finit bien ! »

Il y a de quoi rire et rire,  
De quoi perdre la foi en Dieu,  
Dans ce grimoire qu'est ma vie !  
La corbeille à papiers l'attend.  
Et pourtant, et pourtant, je n'ose  
Boire le verre de poison  
Qui mettrait fin à cette pièce  
De théâtre du Grand Guignol,  
Sans prologue ni dénouement,  
Acte unique écrit d'une traite  
À deux ou trois mains, — quel mystère !  
Qui signera ? Dieu ou Satan ?

## SUR TANT DE CHEMINS RÔDENT LES DESTINS !

Il n'y a qu'un seul chemin,  
Un chemin de sacrifice  
Et de vérité, qui mène  
De ma souffrance à ton secret.  
Qui sait si tes lèvres savantes  
Ne le montreront pas, un jour,  
Depuis longtemps destiné à nos âmes ?

Je suis né sous une étoile  
Prometteuse de noirs désastres.  
Ma vie ne l'a pas démentie.  
La taie qui couvrait mon cœur  
L'a empêché, non de voir, dans tes yeux,  
Son Ariane,  
Mais de la reconnaître,  
Et il est resté dans le labyrinthe !  
Mais maintenant, sur tes lèvres ?

Sur tes lèvres où errent les preuves  
D'un dévouement exigeant  
De rêves dévorants cachés  
Comme Dieu, qui désire être trouvé,  
Dans le sang d'un amour que rien  
Ne peut décevoir ?

## RÉALISME FUTILE

C'est à toi que j'écris, en apparence,  
Mais c'est à Dieu que je crie ma souffrance.  
Coup d'épée dans l'eau ? poursuite du vent ?  
Dérisoire effort d'un cœur mécréant ?  
La réalité est sombre et violente.  
Ma méditation est incohérente.  
Mon âme sait que tu ne viendras pas  
Mais espère toujours que tu viendras.

Voici que vient le temps de l'agonie,  
Le temps que ne mesure aucune horloge.  
L'agonie enfantée par notre vie !  
Qu'est-ce que cette lutte avec la mort  
Dans l'univers de l'essence des choses ?  
Clin d'œil au néant ? torture sans fin ?

Le mal qui va et vient dans ma poitrine,  
Attendant son moment de défier Dieu,  
Fait résonner son sinistre tambour.

Ce temps qui va s'ouvrir puis se fermer,  
C'est l'horizon de mes attentes nues !  
De ce que pour l'âme est la vraie durée  
De l'agonie, la science ne dit rien.  
Vertige noir ! La raison se révolte,  
À quoi bon ? La vie n'est que ce qu'elle est !

## DEVANT UN BANAL COUCHER DE SOLEIL

J'ai dit cent fois et plus à mes miroirs :  
« Méfiez-vous de ma folie, méfiez-vous  
Aussi de mes vieux yeux qui vous défient  
De leur montrer en eux un peu d'espoir. »

Avertissement sans fruit ! Dans mon âme,  
À travers une brume où des remords  
Comme des écueils promettent la mort,  
Je vois les pleurs de pitié d'une femme  
Généreusement éteindre les flammes  
De l'enfer ! — Plus que tout l'amour est fort !

Dans mes miroirs, l'humour s'enlise vite !  
Quel marécage est mon cœur, mécréant,  
Sombre corrupteur où le Mal habite,  
Hélas ! depuis l'origine des temps !

Dans l'hôpital où les âmes des mortes  
Cherchent des enfants qu'elles ne voient plus,  
Les murs sont miroirs marécages nus !  
Images de cœurs mécréants ? Qu'importe !

Je dis à mes miroirs : « Mes yeux vous mentent,  
Dans mon cœur siffle un soleil sans rayons. »  
— Ah ! cœur orgueilleux, vaine est ton attente,  
Et rêve fané est ta rédemption !

La mer, privée d'un leurre qui l'apaise,  
Se fait miroir où mon âme se prend  
Sans une pensée de renoncement  
À l'âpre lutte infinie qui l'attend  
Dans un univers où ses rêves pèsent  
Moins qu'un corps enfoui dans la terre glaise,  
Moins que les aveux d'un soleil obèse,  
Fantôme amer qui rit, en s'enfuyant,  
De son ciel trop réel et trop méchant !

## ENCORE UNE CONFESSION DE MÉCRÉANT

Je sais que va s'ouvrir mon agonie,  
La fin du lugubre éclair qu'est ma vie.  
Tant pis si le moment du Jugement  
N'est que vanité, poursuite du vent !  
Je crie, je ne peux garder le silence  
Sur la cruauté du Destin moqueur  
Qui a versé à mon aveugle cœur  
Une abondante part de la souffrance  
Que sans repos la Nature produit  
Pour le pressoir d'une éternelle nuit.

Le Créateur, de douteuse existence,  
A pour le Destin bien des complaisances !  
En vérité, il est juge et partie  
Dans cet abîme où vers lui mon cœur crie ! —  
Est-ce attente obscure ou pauvre folie  
D'un cœur indigné de son impuissance ?



## SAIS-TU CE QUE TU VEUX VRAIMENT ?

C'est sur un abîme au regard sombre  
Qu'est penchée ton âme fascinée,  
Un abîme où court, tourbillonnant,  
Un silence qui semble éternel.

Ton âme doit-elle offrir son sang  
Pour obtenir sa vraie part d'oubli ?  
Écoute donc ce que je peux dire :  
D'expérience je sais ce que sont  
L'abandon sans pitié, la misère  
D'une âme enchaînée aux souvenirs !  
Des crimes à venir crient sans cesse,  
Nues ou voilées avec soin, les ombres !

Aucune douleur n'est rédemptrice  
Si ce n'est la douleur de sentir  
Mourir ton âme, unique origine  
De la nuit, de l'aube, et de la vie.

C'est sur un abîme noir, qu'en larmes,  
Ton âme douloureuse est penchée.

## LA FACE VISIBLE DE LA VIE

Tristesse de loup affamé  
Et par sa lune abandonné !  
Tristesse des nuits qui témoignent  
Que toute espérance s'éloigne  
Des âmes où s'éteint la foi,  
Des cœurs où Dieu n'a plus de voix !

Tristesse des rêves où règnent  
Les regrets des femmes bréhaignes !

Tristesse d'une aube reniée,  
Jusqu'à la fin des temps priant  
Pour les loups et les mécréants  
Dans la renaissante rosée !

Mélancolie de la forêt  
Où la vie à la mort se noue !  
Mystère d'un Dieu qui a fait  
Au désert des promesses floues !

Lunes de fer, lunes de plomb,  
Des nuits où loups et hommes pleurent,  
Savez-vous pour quelles raisons  
Les êtres naissent, souffrent, meurent ?

## LA MER DENTELIÈRE AUX DOIGTS INFATIGABLES

Il n'y a plus qu'un peu d'écume  
Entre nous et les secrets du sable,  
Un peu de cette écume agonisante  
Qui emporte avec elle au néant  
La souffrance des vagues mortes.

Nos yeux se confient la tristesse  
De nos méditations sœurs.  
Comme la mer est puissante !  
Que ferait-elle de notre vie  
Si nous nous abandonnions à elle ?

Savons-nous ce que nos voix empruntent  
À la voix de la mer tentatrice,  
Quelles nuances floues et changeantes  
Sont perçues par nos âmes indécises ?

Que savons-nous réellement  
De la violence de l'eau,  
De la violence de nos attentes,  
De la violence des prières,  
Semblables aux nôtres,  
De l'écume impuissante ?

## RÊVERIE D'ÉTÉ

La mort me murmure à l'oreille  
Qu'à elle sera la victoire.  
Aide-moi à ne pas le croire,  
Toi, la mécréante qui veille  
En me racontant des histoires  
Aux rêves des croyants pareilles.

C'est bien la mort aux doigts crochus,  
De l'autre côté de mon lit,  
C'est bien la camarde qui dit  
En ricanant que lui est dû  
L'avenir de tout ce qui vit  
Dans ce monde par Dieu conçu.

Mon sang crie : « cette âme immortelle  
Qu'aux enfants d'Ève Dieu donna  
Est-elle moisson pour les bras  
De la faucheuse universelle ? »  
La mort répond : « dans l'au-delà,  
Quelle ombre nue se souvient d'elle ? »

La mort dit que c'est vanité  
D'attendre de nos nostalgies  
Quelque secours, puisque l'été  
Est l'allié de la maladie.  
Dis-moi, toi, qu'en réalité

La mort ne vaincra pas la vie.

Dis-moi qu'amour et pitié rient  
Des gabs murmurés par la mort  
À mon oreilles, et que tu pries  
Dans ton cœur courageux et fort.  
Dis-moi qu'en vain la mort défie  
Notre Dieu, plus qu'elle retors.

Dis-moi que le hérault du Mal  
Ne troublera pas d'un défi,  
De sombre vanité nourri,  
Le silence de l'hôpital.  
Dis-moi seulement, simplement,  
Que la mort qui se vante ment !

## UN JOUR GRIS

Aucune vérité n'est toute blanche  
Pour les âmes que hante un deuil profond ;  
Le 14 juillet et l'Assomption  
Ne seront plus jamais des fêtes franches.  
La Mère de Dieu pleure dans le ciel ;  
Dans Ramah on entend pleurer Rachel.  
La mère et l'enfant ne font pourtant qu'un !  
C'est la fin de septembre et des vacances,  
Une âpre saison de douleur commence.  
Le ciel est morne, il pleut sur le jardin ;  
Dans la maison où règne un calme feint  
Deux enfants jouent à découper des masques,  
Tandis que dans leurs cœurs souffle en bourrasque  
Un vent de mensonge aveugle et sans loi  
Emportant un essaim d'ombres austères,  
D'amours trahis, de nostalgies amères,  
Vers un horizon d'inquiétant mystère,  
Un horizon où périt toute foi,  
Ogre sans pitié, dévoreur d'attentes  
Pâles et floues mais quand même impatientes.

## AMERTUME DE MÉCRÉANT RÉALISTE

Souffrir et attendre, attendre et souffrir,  
Est-ce l'aleph et le tav de ma vie ?  
Dans quel désert chercher l'âme qui prie  
Pour moi, vieux fou, qui vais bientôt mourir ?

Tu devais venir, tu n'es pas venue,  
Les chemins sont muets, les nuits sont nues.  
Me laisseras-tu seul avec mon sang  
Devant la mort mystère grimaçant ?  
De mon sang s'élève une rhapsodie  
Qui doit lasser Dieu pourtant indulgent  
Quand un cœur brisé à lui se confie.

Ce n'est pas vrai que pour vaincre sa nuit  
Il suffise à mon cœur d'avoir l'audace  
De te chercher, quand son rêve le fuit,  
Dans le bleu lumineux d'une rosace !  
À quoi bon mentir ? je suis aussi laid  
Et aussi méchant qu'un diable parfait !  
Tu ne viendras pas, et bientôt l'enfer  
Accueillera mon âme à bras ouverts.

## LONGTEMPS APRÈS LE DÉPART DES CIGOGNES

Nous n'aurons eu que peu de joies  
Sur cette terre où nos folies  
Inexorablement nous lient  
À des souffrances qui nous broient.

Partageras-tu la prière  
Qu'une aube à mon cœur a donnée  
Pour guider sa lutte acharnée  
Contre des attentes amères ?

Que Dieu nous montre l'art d'attendre  
Longtemps, sans imprécations vaines,  
La métamorphose des peines  
En sources d'une pitié tendre !

Pourquoi devrions-nous mourir  
Sans avoir jamais vu fleurir  
Un rêve planté dans le sable  
Par nous, jardiniers misérables ?

Il y a des textes sournois :  
La parabole du figuier  
Offre au cœur de quoi s'indigner !  
L'amour est la seule vraie loi.

Les nuits ont trahi notre sang



Laisserons-nous notre âme au feu  
D'une agonie bûcher furieux  
Vivant jusqu'à la fin des temps ?

Le printemps ne fut qu'un éclair  
Sinistre dans le ciel des fous  
Que nous étions ! Ne serons-nous  
Jamais rachetés par l'hiver ?

Il fait froid ; la neige est tombée  
Cette nuit sur nos destinées  
Et sur les statues du jardin.  
Ah ! quelle angoisse nous nos mains !

## PASSION ET RAISON

À la fin, tu m'agaces !  
Si tu ne peux pas te décider  
À venir me racheter  
Ou à m'abandonner  
À mon sort de damné,  
Faisons une partie de dés  
Ou jouons à pile ou face !

Soudain mon cœur se glace.  
Non ! non ! je n'ai rien dit.

L'espérance est un défi  
Au Destin, qui, de dépit,  
Fait la grimace !

## LE POIDS D'UNE LONGUE ATTENTE

Ombre promise, errante aux rêves flous,  
Sœur d'un éclair d'oubli consolateur,  
Qu'as-tu appris du murmure mystique  
Des océans fidèles à la nuit ?  
As-tu perçu la tragique ironie  
De la Nature enfantant constamment  
Pour Dieu la vie chair et sang de la mort ?

Ombre, hélas ! déçue par un rêve resté  
Affamé, nu, au-delà d'un désert  
Au ciel constellé d'ardentes attentes,  
T'es-tu sentie vaciller dans le vent  
D'une tempête aveugle et sans pitié,  
Comme l'espoir dans l'âme d'un malade  
Ivre de douleur et de solitude ?

As-tu essayé de faire une brèche  
Dans le silence érigé entre Dieu  
Et l'âme condamnée par le Destin  
À vivre exilée, servante du Mal ?  
Non ? De quoi te plains-tu ? Dieu a besoin  
De ton savoir pour comprendre le monde  
Où le Destin, son ennemi, sépare  
Le pécheur souffrant de sa rédemptrice !  
— Et pour t'aider à supporter l'attente !

## AVEU D'UN VOYAGEUR INFIRME PERPLEXE

J'ai marché longtemps, cet hiver,  
Sur la route que Dieu semblait  
Montrer à mon âme inquiète  
Vêtue d'un corps peu rassurant.  
De plus en plus mélancolique  
S'est faite ma méditation.

Tant de neiges sont tombées,  
Peut-être autant que moi souffrantes,  
Sur les tombes toujours nues,  
Avant que d'elles j'aie appris  
La féroce ironie de la vie !

La neige d'aujourd'hui, pourtant,  
Se mêle aux ombres éloquentes  
Qui dans le jardin consolent,  
De rêveries disparues  
Et de rites de rédemption,  
Des statues imaginaires.

La nuit tombe sur mes yeux,  
Mais j'y vois encore assez  
Pour me demander si je suis  
Arrivé sur le dernier seuil.

## LES DAMNÉS DU LAC

Ils pouvaient confier aux roseaux du lac  
Des secrets qui seraient restés des sources  
De nostalgies sans cesse murmurantes  
Dans le silence inquiétant de leur chair.

Ils pouvaient mêler aux reflets du ciel  
Dans l'eau du lac les rêves de leurs âmes.  
Quelle sinueuse étrange poursuite  
Les a séduits dans un pays si clair ?

Ils pouvaient en fermant les yeux se voir  
S'embarquant pour une île un peu lointaine,  
Il y avait devant eux une barque  
Très simplement attachée au rivage.

Ils pouvaient chercher dans le clapotis  
Léger d'une eau rêveuse une berceuse  
Consolante lumière, inspiratrice  
Des élans du cœur qui font trouver Dieu.

Ils pouvaient d'un seul coup se libérer  
Du regard sans merci des eaux profondes.  
Ils n'ont pas jeté leurs dés sur la rive !  
Ils ont enchaîné leur vie au malheur !

## ORPHELIN PRIVÉ DE LIBERTÉ

Tu ne savais pas que tu pouvais  
Parcourir une autre vie que celle  
Qui t'a mené par maintes ruelles  
À ce désert aux sombres secrets  
Où tu attends la mort qui paraît  
Quand elle veut aux âmes rebelles.

Tu as livré ton cœur faible aux cent  
Peurs cachées si promptes à séduire  
Cyniquement les cœurs ignorants,  
Et tu as laissé ces peurs détruire  
Tant de rêves nus, au fil des ans,  
Qu'à oublier en vain tu aspires !

La Mère de Dieu pleure, et tu vois  
Des larmes de feu brûler les joues  
Des déshérités qui comme toi  
Ont, pour nourrir des rêveries floues,  
Imolé dans leur désert la voix  
Qui servait le vrai Dieu qui dénoue  
Les fils noirs des deuils des marionnettes  
Toute leur vie sourdes et muettes.

## OMBRE ATTENDUE

Je me souviens de tant de laides choses  
Qui m'ont fait bien du mal, et que je n'ose,  
La nuit tombée, raconter que tout bas  
À mon cœur inquiet, de ses rêves si las !

Si ton ombre est nue, à quoi bon me plaindre  
Du ciel quand le soleil vient de s'éteindre ?  
Les larmes du cœur ne peuvent vêtir  
Une ombre qui n'est plus qu'un souvenir !

Je t'ai cherchée plus de quarante années,  
Dans mon désert, et ne t'ai pas trouvée.  
Me faut-il mourir sans voir dans tes yeux  
Briller ma part des promesses de Dieu ?

Ce que j'ai vu, dès ma lointaine enfance,  
Du monde me fait voir dans ton absence  
Un reflet grimaçant de l'au-delà.  
Mon âme crie : « ne t'y verrai-je pas ? »

## FIDÉLITÉ MEURTRIE

Que voulez-vous, c'est l'été !  
Les rues de Paris ont abandonné  
Au sinistre soleil de juillet  
Et à son complice d'occasion,  
Un vent un peu frais,  
Le vieux poète amant de la raison  
Qui cherche Dieu dans le jardin  
Des songes miroirs sans tain.

Les rues de ma ville natale  
M'emprisonnent comme un dédale !  
À quoi servent les indiscrètes  
Confidences d'une âme inquiète ?  
Ah ! ne me le demandez pas  
Aujourd'hui, mon cœur est trop las !

Que voulez-vous, les statues se taisent  
Là-bas, là-bas, au-delà des grilles.  
Que voulez-vous, leur silence lointain pèse  
Ici, sur mon cœur, et le soleil brille  
Sans merci  
Dans le ciel de Paris !



## RAISONNABLE DÉMESURE

Est-ce illusion, est-ce présage  
D'une ardente révélation ?  
La lune, pâle d'émotion,  
Perce les secrets des nuages !  
Nos cœurs, battant à l'unisson,  
Sans hésiter renient leur âge !

Nous vieillissons, mais dans mon rêve  
Nous nous exhortons à entendre  
Une voix forte qui nous dise :  
« Veillez ! l'heure marquée est proche  
Où vos cœurs cesseront de craindre  
Les remords et la solitude :  
Votre chair sera la servante  
Fidèle, attentive et féconde  
Qui satisfera votre attente,  
Et vos âmes seront joyeuses.  
Dans le jardin toutes les ombres  
Chanteront en chœur vos louanges. »

## RÊVERIE DE MÉCRÉANT

Mon cœur est nu. Qui sait si l'agonie  
Qui m'attend n'est pas un enfer glacial  
Aussi ténébreux et dur que ma vie  
Où j'ai fait, hélas ! beaucoup trop de mal.  
Si seulement je croyais infinie  
La pitié de Dieu pour mon cœur bancal !

La nuit va tomber. De l'au-delà viennent  
Au-devant de moi des fantômes las ;  
Qu'ont-ils à dire à des âmes en peine  
Qui errent depuis qu'a sonné le glas ?  
À moi, pécheur, se peut-il qu'ils apprennent  
Le chemin que je dois suivre ici-bas ?

N'existe-t-il vraiment aucune route  
Qui mène, à travers folies et malheurs,  
Sous un ciel prometteur d'après déroutes,  
Dans la forêt des sorcières en pleurs  
Prêtes à m'offrir le philtre des doutes  
Qui adouciraient les plaies de mon cœur ?

## SOUS LE CIEL SILENCIEUX

Tu vis au bord d'un chemin peu passant.  
Au long d'étés hostiles tu t'étiologies.  
Pauvre vieux cœur obstiné, que fais-tu ?  
Arracher, oublier une souffrance  
Qui étouffe tes fleurs et stérilise  
Ton unique figuier ! — folle entreprise !  
Bien trop profondément en toi s'enfoncent,  
Défiant le temps, les racines voraces  
D'une plante née de l'accouplement  
De ton orgueil et de ta lâcheté !

Ah ! tu le sais ! Mais que pourrais-tu faire  
D'autre en attendant que Dieu ait pitié,  
Ou que par hasard une jardinière,  
Par les secrets de ses rêves instruite,  
Se voie souffrir en toi, et te libère ?

## MYSTÈRE DE TOUTES LES NUITS

L'étrave d'un rêve ouvrit l'horizon  
Qui se révéla subtile barrière  
Dressée devant l'avenir sans lumière  
Dans un océan sans cœur ni raison.

Qui pouvait savoir ce que le sillage  
Sur l'âme des flots allait devenir ?  
Les flots de l'océan devaient nourrir  
Une mémoire indécise et sauvage.

Était-ce le vaisseau du Vieux Marin,  
Ce fantôme fuyant l'âpre souffrance,  
Aveugle défi à la Providence,  
Qu'aux disciples des nuits doit le Destin ?

N'ai-je rien appris des lunes blafardes  
Qui de leur désert m'ont vu si souvent  
Regarder s'éloigner sur l'océan  
Ce rêve sans voix que l'angoisse farde ?

## ULTIME ATTENTE

Que savons-nous des tout derniers moments  
De l'intime union du sang et de l'âme ?  
La vie est un feu sans fumée ni flammes,  
Nul signe en ce feu au bout de son temps !

Je vois au bout de l'allée noire  
Un chien malheureux qui gémit ;  
C'est moi, dont les nuits sans mémoire  
Cultivent le jardin flétri !  
Comme une fée dans une histoire  
Mon âme envenime mes nuits.

Je sais que le temps passe, et que la vie,  
Dans le monde moqueur des apparences,  
Court au néant, selon ce que la science  
Peut faire voir aux hommes qui s'y fient.

Autant que la chair craint la mort  
L'âme pécheresse redoute  
L'agonie qui vient par les routes  
Des vains regrets et des remords.  
Elle a beau choyer mille doutes,  
Mille raisonnements retors,  
L'âme se voit pâle, humiliée  
Par sa peur, dans la noire allée !

## LA MORT ABOLIE

Un temps, proche ou lointain, viendra  
Où les plaies des premières aubes  
Auront été fermées, guéries,  
Oubliées dans les cœurs des hommes.  
C'est une promesse de Dieu  
Faites à lui-même, irrévocable.

Mon âme et ton âme seront  
Une seule flamme enfantée  
Par la nuit, éternellement  
Par elle nourrie et bercée.  
Du ventre de Dieu, la lumière  
Sera pour toujours libérée.

Nous sommes tout ce qui existe  
Dans l'âme immortelle de Dieu.  
Nous sommes l'amphore brisée  
Et la lumière qui voyage,  
Le bien et le mal, la pensée  
Et la matière de la vie.

## DERNIER AILLEURS

Que reste-t-il à révéler  
De l'avenir d'un homme né  
Pour souffrir et faire souffrir ?

Je ne sais plus quel personnage  
De l'enfer de Dante est changé  
En serpent qui fuit en sifflant  
Dans l'horrible nuit de son âme.  
Scène d'une violence extrême !

Si c'était le sort qui attend  
Ma pauvre âme sans rédemptrice  
Dans ce mystérieux au-delà  
De la pitié et du pardon  
Que Dieu, qui ne l'a pas créé,  
Ne verra peut-être jamais ?

## MÉDITATION D'UN PROMENEUR

Pas un oiseau dans le ciel de ce village  
Que la vie et la mort se partagent ;  
Rien ne me dit si mes souvenirs  
Doivent me survivre ou avec moi mourir.

Faut-il envier ou plaindre les anciens  
Qui croyaient voir dans le ciel quelque lien  
Entre le vol des oiseaux et leur sort  
Dans leur brève vie et après leur mort ?

Été de solitude nue,  
De soleil lourdement ironique  
Chantant la beauté de l'amour unique !  
Il y a toujours dans l'unique rue  
La grille peinte en vert offerte  
À la rêverie douloureuse  
D'une âme depuis tant d'années ouverte  
Aux promesses silencieuses  
De partage de toute souffrance,  
De toute errance,  
Et de rêves réalisés  
Sans mesurer, sans peser, sans séparer !



### III

*What winter floods, what showers of spring  
Have drenched the grass by night and day,  
And yet, beneath, that spectre ring,  
Unmoved and undiscovered lay*

*A mute remembrance of crime,  
Long lost, concealed, forgot for years,  
It comes at last to cancel time,  
And waken unavailing tears.*

EMILY JANE BRONTË

*Then a mile of warm sea-scented beach,  
Three fields to cross till a farm appears,  
A tap at the pane, the quick sharp scratch  
And the blue spurt of a lighted match,  
And a voice less loud thro' its joys and fears,  
Than the two hearts beating each to each.*

ROBERT BROWNING

Meeting at Night



## UN SOUVENIR D'UNE LUNE PÂLE

Le lac se tait. Dans le ciel se reflète  
Un frémissement d'eau abandonnée  
Aux rêveries mûries par les années  
Des Ophélie qui leur printemps regrettent.

Le soir soupire et L'Ange de l'Oubli,  
Exaspéré, essaie fiévreusement  
D'extirper le mal que le reniement  
D'un espoir secret dans un cœur a mis.

Pauvres Ophélie que l'au-delà tente  
Et que l'eau du lac s'apprête à noyer,  
Ayez pitié de votre âme violente !  
Si seulement l'eau pouvait refuser  
D'être du Destin une humble servante,  
Et, pleine d'effroi, vous faisait prier  
Pour que naisse en vous une foi ardente  
En la vie, — en Dieu qui vous dit : « aimez ! »

## CHŒUR DES EXILÉS SCEPTIQUES

Que peut-on faire pour savoir  
Pourquoi le soleil est si noir  
Si se taisent tous les miroirs ?

Qui nous dira combien de temps  
Il faut souffrir pour que Satan  
Soit de nous tout à fait content ?

La camarade nous répondra  
Sûrement ce qu'elle voudra,  
Nous souffrirons ce qu'il faudra.

À quoi bon sans fin répéter  
La même chanson et douter  
De la perfidie des étés ?

Si Dieu, que l'on dit tout-puissant,  
Nous a fait naître mécréants,  
N'est-il pas plus que nous méchant ?

## CHANSON DE TOUS LES TEMPS

Ma Cynthia, je te dirai  
La vérité toute crue.  
Toute ma vie je t'aurai  
Impatiemment attendue.

Je sais que quand je mourrai  
Tu ne seras pas venue.  
Mon âme et mon corps sont laids.  
Ma tristesse est toute nue.

Je suis un Pierrot parfait  
Amant des lunes perdues.  
*Sur les marches du palais*  
Je ne t'aurais jamais vue.

## COUPLETS JUSTE UN PEU BAROQUES

Je sens que l'été  
De sa faux me frôle ;  
Je ne peux pleurer  
Sur aucune épaule ;  
Sais-je ensorcelé ?  
Ah ! ce n'est pas drôle !

Il y a longtemps,  
Bien longtemps, ma chère,  
Que l'été méchant  
M'a ravi ma mère.  
Mais les fleurs des champs  
Ne me plaignent guère !

Lorsque la mort vient,  
Ni Dieu ni les mouettes  
Ne promettent rien.  
Pleurer ? c'est trop bête !  
Mon cœur le voit bien.  
Pauvre vieux poète !

## LITANIE PLEINE DE RISQUE

Plus jamais il n'y aura pour toi  
De rêve dans un rêve  
Ni de fève  
Dans la galette des rois.  
Plus jamais, car les années qui rongent  
Inexorablement tous les mensonges  
De ton cœur mauvais, aveugle et malheureux,  
Qui n'a pas eu confiance en Dieu,  
Auront dès ce soir achevé leur tâche.  
Il n'y a pas de recours  
Pour les cœurs retors mais lâches  
Qui trahissent l'amour !

Plus jamais tu ne croiras,  
Ou du moins espéreras,  
Partager une prière  
Avec l'ombre de ta grand-mère  
Cachée dans la neige qui tombe  
Silencieusement sur la tombe  
Imaginaire  
De sa fille, ta mère

Plus jamais !  
Et quand la Mort viendra  
Te chercher, elle te dira :  
« Tu le savais. »

## LE TEMPS OÙ LA MORT ATTENDAIT MASQUÉE

En ce temps-là  
On jetait par la fenêtre,  
Aux chanteurs des rues et des cours,  
Des rêves enchevêtrés,  
Des pièces de dix sous  
Soigneusement enveloppées  
Dans des bouts de papiers.  
Ce n'était pas un temps heureux.

En ce temps-là, comme aujourd'hui,  
Dieu se taisait.  
Mais  
Je ne le savais pas.  
Ce n'était pas un temps heureux.

En ce temps-là il y avait  
Des nuages bleus,  
Des souvenirs qui deviendraient  
Ombres douces clandestines,  
Et aussi  
Des chansons grises,  
Le soir.  
Ce n'était pas un temps heureux.

Dans une chanson il y eut  
Un mari



Si petit  
Qu'il se perdit  
Dans un grand lit,  
Et que le chat le prit  
Pour une souris.  
Ce n'était pas un temps heureux.

En ce temps-là on cueillait  
Des coquelicots,  
Fleurs  
D'anniversaire voilé  
Offertes par la mort.  
Ce n'était pas un temps heureux.

En ce temps-là, tout l'art du monde  
Vivait dans une mandoline  
Que des rêves faisaient maternelle  
Et qui serait trop tôt orpheline.  
Ce n'était pas un temps heureux.

SIZAIN SANS FAÇON  
D'UN POÈTE DÉÇU PAR SA VIE

Sans l'amour, sans Dieu que l'on prie,  
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,  
On n'est jamais content de soi.  
C'est la vérité, je la crie  
Sous tous les cieux, sur tous les toits,  
Malade et seul. — Fi de la vie !

## LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

C'est vrai, c'est vrai, rien ne rime à rien,  
Sinon l'amour à lui-même,  
Sinon la mort à elle-même.  
Viens,  
Puisque tu es ma rédemptrice,  
Ne fais pas de caprices !

C'est vrai, c'est vrai, mettre tous ses œufs  
Dans le même panier,  
C'est tenter,  
Sinon renier,  
À la fois le diable et Dieu.

C'est vrai, c'est vrai, à mes yeux  
Ce monde, notre monde,  
Convient mieux, beaucoup mieux.  
Que la fumée.  
C'est vraiment un monde nouveau  
Semblable à tous les autres  
Nouveaux mondes de toujours.

C'est vrai, c'est vrai, la vie  
Est songe et mensonge  
D'une aube toute nue,  
Comme toi de la nuit venue.

## POÈTE ET PANTIN DE FRANCE

Je suis né pour souffrir  
Sans mérite et mourir  
Sur la rive d'un rêve  
Très obscur qui s'achève  
Quand le veut le destin  
D'un vieux Polichinelle  
Dont se moquent les belles  
Sylvie aux blanches mains.

Sous tous les cieux de France  
Le vent de la malchance  
Souffle sans s'inquiéter  
De rien, mais il faut dire  
Que de son art le pire  
Méfait est que l'été  
Est la saison mauvaise  
Où la mort est à l'aise  
Pour changer en pantins  
Les enfants orphelins  
En emportent leur mère  
Au pays des chimères,  
Jalouses comme Dieu,  
Qui rendent malheureux  
Ceux qu'elles ensorcèlent  
Et qui s'éprennent d'elles.

Pantin certes je suis  
De jour comme de nuit !  
Mes chimères fidèles  
Ont en mains mes ficelles.  
C'est ainsi qu'il me faut  
Souffrir tant que la faux  
De la vieille Faucheuse  
Ni triste ni joyeuse  
N'aura pas pour toujours  
Confié à l'autre vie  
Le secret qui me lie  
À mon unique amour !

## EN CONTEMPLANT UNE NUIT LENTE

Nous savons qu'une nuit viendra  
Bientôt nous prendre dans ses bras,  
Une nuit qui sera lumière  
Mise au monde par la prière  
Ininterrompue de nos cœurs  
Fidèles malgré leurs malheurs.

À quoi ressembleront nos âmes  
Unies pour toujours désormais  
En Dieu, la mystérieuse flamme  
Où le Néant se reconnaît  
Comme se reconnaît la femme  
En un enfant qui d'elle naît ?

La réponse de notre science  
Est un vertigineux silence !  
D'où venons-nous ? où allons-nous ?  
Dieu aux langes le linceul coud  
Depuis que l'heure fatidique  
A sonné du big bang mystique !

Prenons-nous les mains, partageons  
Notre pitié et nos pardons.  
Qui sait si n'est pas infinie  
La durée de notre agonie ?

## EN COMPAGNIE D'UN ÉCHO FRATERNEL

Une ombre pleure avec la vieille source.  
Toutes deux ont peur d'un sombre avenir,  
Elles n'ont plus que des rêves étranges,  
Nés d'aveugles désirs, à se confier.

Quels souvenirs a-t-elle des entrailles,  
Si pleines de secrets, dont elle sort,  
Cette source qui pleure avec une ombre  
Lasse d'errer dans le monde réel ?

Les joies bannies des cœurs de tant de femmes  
Par le Destin, rôdent comme des loups  
De contes de fées, affamés, tragiques,  
Dans des chansons de mon cœur obstiné.

Feuilles mortes tombées de branches d'arbres  
Qui mourront, car tout meurt, même le vent,  
Que direz-vous, dans l'au-delà, des larmes  
Des deux affligées que mon cœur entend ?

## VIEILLE CHANSON TOUJOURS JEUNE

Berce, berce l'ombre et l'écho,  
Ton âme doit voir que les mots  
De ton poème leur fait peur,  
Si loin, si loin de l'âme sœur !

L'illusion blesse les paupières  
Comme le doute les prières,  
Renonce, renonce à l'attente  
D'une promesse miroitante !

Au bord de l'océan, le sable  
Engloutit l'écume des nuits.  
Ne triche pas, sois raisonnable,  
Avoue qu'un rêve t'a séduit.

Souviens-toi que la solitude,  
Dans le jardin de Ravello,  
A pris ta main dans sa main rude  
Pour longtemps, mon pauvre Pierrot.

Les Colombine, les Sylvie,  
Dans le théâtre de la vie,  
Accueillent tant de spectateurs  
Avec le masque du bonheur !

C'est vrai, c'est vrai : pure tristesse



Est la vie qui déçoit l'amour !  
C'est pourquoi il faut que tu cesses  
D'alarmer l'écho de ce jour.

Battre le soleil à la course  
En sac, ou faire une vraie source  
D'oubli n'est pas miraculeux  
Pour un poète malheureux.

Cherche, cherche, au fond d'un silence  
Aussi douloureux que l'absence  
De l'amour, la source du feu  
Dévorant qui brûle tes yeux.

Dieu rêve que loups et agneaux  
Un jour feront d'eau claire et d'herbe,  
Ensemble, des festins superbes.  
Chante cela, mais pas trop haut !

Ne laisse pas Dieu œuvrer seul  
À la rédemption de son rêve !  
Aie pitié des voix sur les grèves  
Du ciel dansant dans leurs linceuls !

CHANSON JUSTE UN PEU IRONIQUE  
À CHANTER SUR LE SEUIL DE LA NUIT

Mensonge ou vérité ?  
Dieu est mort en été  
Sur la croix du silence.  
Quelle horreur que l'enfance !  
Rêves enchevêtrés  
Et nuit dans l'âme dansent.

*Buvons à la santé  
De Yorick dans son crâne,  
Puisque sans fruit se damnent  
Les amants séparés.*

Nous sommes les enfants  
Mortels d'Ève et Adam !  
Lorsque le cœur médite  
Sur le tragique sort  
De Faust et Marguerite,  
Peut-il se sentir fort ?

*Buvons à la santé  
De Yorick dans son crâne,  
Puisque sans fruit se damnent  
Les amants séparés.*

Prières, nostalgies,  
Tout est vain dans la vie

Quand le cœur se méfie  
Du vin et de la lie  
De l'amour, et se lie  
À la nuit d'Ophélie !

*Buvons à la santé  
De Yorick dans son crâne,  
Puisque sans fruit se damnent  
Les amants séparés.*

## PREMIÈRES LIGNES DES MÉMOIRES DE POLICHINELLE

Tous mes souvenirs sont venimeux  
Car tous dénoncent la malchance  
D'un homme sourd aux reproches de Dieu  
Et amant de sa déchéance.

Le Destin m'a voulu bossu  
De corps et d'âme  
À faire fuir toutes les dames.  
Il n'a pas été déçu.

Dieu et le Destin ne s'aiment guère,  
Il est difficile de plaire  
À tous les deux  
Sur la terre et dans les cieux !

## POUR UN PROLOGUE UN TANTINET SATIRIQUE

De la détresse dévorante  
De ce monde qui va peut-être  
Au néant — qu'on ne peut concevoir  
Qu'à l'image des apparences  
Dont Dieu nourrit notre science —,  
Que sais-je, en vérité, de plus  
Que tous les hommes qui vivront  
Ou vivent aujourd'hui, déçus, —  
Ou ont vécu ?  
Rien ? Rien ! Est-ce une raison  
De baiser les lèvres  
Du serpent noir  
Qui prêche le désespoir ?  
Mes poèmes sont un peu mièvres ?  
Tant pis ! je ne renierai  
Ni ma mère, ni Dieu, ni l'amour.

## PROPHÉTIE, UN SOIR D'HIVER

Reprocher d'être ce qu'elle est  
À l'actrice qui me charme  
Sur la scène où elle paraît,  
Remplissant mes yeux de larmes,  
Te fait mal, mon cœur, je le sais,  
Mais sans raison tu t'alarmes.

Laisser juge de mon vieux rêve  
Un maelström sans nul recours,  
Tandis que dans le ciel, sans trêve,  
Tournent, tournent des vautours ?  
Non ! aucun drame ne s'achève  
Dans une ordalie d'amour !

Si l'actrice ne fait pas vivre  
Dans mes rêves de pantin  
La Colombine qui enivre  
Mon cœur du soir au matin,  
Comme un fantôme dans le givre.  
Je mourrai seul, c'est certain !

## PLAINTE, PLUTÔT QUE CHANT

D'où tu vis sans moi depuis si longtemps,  
Ne vois-tu pas que mes cheveux sont blancs ?  
Ne tarde pas, viens maintenant.  
Toi qui es Dieu, pitié, amour,  
Viens, viens ! c'est mon cri de toujours  
Depuis le jour de ce fatal été  
Que le vrai soleil du ciel l'a quitté,  
Un cri que mon cœur de paria têtue  
A si tard vraiment entendu !  
Viens, viens, au nom de ton avenir !  
Je vais bientôt mourir !  
Viens, viens, toi qui délivres,  
Je veux vivre en toi, en Dieu, vivre !  
Viens, viens au nom de toi-même,  
Puisque tu es le seul Dieu  
Qui puisse vivre et mourir dans mes yeux,  
Et que tu m'aimes !

## CE QU'ON PEUT VOIR DANS UN PORTRAIT

Source unique de l'oubli  
De tout mal fait ou subi.

Énigme du temps perdu  
Retrouvé dans un ciel nu.

Rêve sans art mais subtil  
Comme les soleils d'avril.

Fruit de toutes les saisons  
Qui nourrit cœur et raison.

Rêve sans fin qu'une nuit  
Par son silence a séduit.

Ombre enveloppée d'orgueil  
Qui console une âme en deuil  
Et plein soleil d'un été  
Éblouissant de pitié.  
Hélas ! voix dans le désert  
Morte sous un ciel de fer,  
Pour un orphelin amer !

Océan, du ciel miroir  
Sans tain, où vogue l'espoir.



Aleph doucement rieur  
Et tav de la Bible en fleur.

Le Puits de Myriam que Dieu  
Jadis donna aux Hébreux  
Qui de désert en désert  
Marchaient le cœur grand ouvert.

Nuit sans rivage où la chair  
Voit un éternel éclair.

Nid d'un feu patient où dort  
L'oiseau vainqueur de la mort,  
L'amour, Phœnix du Jardin  
Où la vraie vie est sans fin.

Promesse de riches dons  
Aux pécheurs au cœur profond  
Ouvert à la rédemption,  
À la pitié, au pardon, —  
Hélas ! sépulcre blanchi  
Aux yeux des cœurs trop aigris  
Qui errent dans des pays  
Où le ciel de l'aube est gris.

RÊVES D'AMOUR  
*CHANSON*

Statues du jardin, hâtez-vous  
De vous endormir, la nuit vient  
Vous apporter des rêves flous,  
Voiles faits d'invisibles liens,  
Qu'on appelle *Souverain Bien*,  
Que le cœur seul coud et découd.  
Vous souffrirez, mais ce n'est rien,  
Quand l'amour est devenu tout !

## PRÉLUDE À UNE POSSIBLE PRIÈRE

Je ne pourrais pas, sans mentir, prétendre  
Avoir fait tout ce que je pouvais faire  
Depuis l'âpre été qu'est morte ma mère.  
Il gèle dans mon cœur à pierre fendre.  
Quoi d'étonnant ? c'est l'hiver d'une vie  
De mécréant ! Vaine est la nostalgie !  
— Il faut frapper, Dieu ouvrira sa porte !  
La synagogue ou l'église, qu'importe !

Pitoyable mendiant des routes jetées  
En pâture à des nuits de lune rouge,  
Que puis-je montrer à Dieu, de mon âme ?  
Plaies noires laissées par le doute infâme,  
Ce perfide vieux complice ordinaire  
Du sombre, avide, insatiable Adversaire ?  
Ruines de rêves flous d'années lointaines  
Ou proches couronnées de neuves peines ?  
À quoi bon ! — Mais si tu trouves les mots  
Qu'il faut, qui dira que tes lèvres nues  
Ne révéleront aucun des secrets  
De ton cœur à ton cœur que Dieu écoute ?

## TOUJOURS LA MÊME CHANSON DE NAUFRAGÉ

À quoi servirait que mon cœur se résigne  
À s'éteindre seul sur sa croix ?  
Je n'ai pas le choix.  
Dieu me voit faire des signes,  
Obstinément, sur mon île  
Qui paraît déserte mais qui est  
Bondée de fantômes parfaits.  
Je ne sais pas si ce que je fais  
Est nécessaire ou inutile.  
Je ne le saurais peut-être jamais.

Il y aura probablement  
Des gens  
Qui me demanderont ce qu'est  
Un fantôme parfait.  
Je répondrai,  
Au risque de déplaire,  
Que c'est simplement le contraire  
D'un fantôme imparfait.

*Ab oui vraiment,  
Yorick le Bel est bon enfant.*

## SOLEIL DU SOIR

La neige des sommets est triste  
Comme nos cœurs qui sont de vrais artistes  
Pleins de talent dans le domaine  
De la recherche acharnée de la peine.  
Mais lorsque le soleil du soir  
L'ensanglante, un éclair d'espoir  
Transperce son âme éternelle, —  
Et nous sommes déçus, comme elle :  
La montagne et nos cœurs voient s'établir  
Le règne de la nuit qui fait souffrir.  
Reconnaissons-le, la Nature  
Est pour elle-même aussi dure  
Que nos cœurs qui aiment  
Une idole aveugle aux lèvres blêmes.

Mais quoi !  
Soyons de bonne foi.  
N'appartenons-nous pas à la Nature ?  
Nos cœurs sont tout simplement  
Ce que toujours furent  
Les cœurs des enfants d'Ève et Adam.

## QUESTION IMPURE

Je n'ai guère nourri, dans ma jeunesse,  
Que des rêveries sources de tristesse,  
Des fleurs de jardin et des fleurs des champs  
Que mon cœur infirme abreuvait sans cesse  
De rosée tragique — un peu de mon sang —.  
Pauvre cœur aveugle à la perfidie  
Du soleil jardinier de toute vie,  
Me laisseras-tu chanter, maintenant,  
Les rares chansons des aubes ravies,  
Sans réveiller le doute et les chimères  
D'une méditation pâle et amère ?

Ah ! chercher Dieu dans le sein d'un mystère  
Qui fasse naître en moi une chanson  
De réconciliation avec la terre  
Qui nourrit la ciguë et le chardon !  
Voir avant mon retour à la poussière  
L'Étoile de la Mer sur l'horizon  
De mes rêveries tendrement penchée,  
Sans fin les berçant de douces pensées  
Ayant germé sans aucune raison  
Comme la nuit enfante la rosée !

Pouvoir cueillir les roses du jardin  
Hardiment, sans voir du sang sur mes mains !  
Ne plus avoir peur de la solitude

Dans le jardin quand mon cœur se dénude  
Pour être pris en pitié tel qu'il est,  
De faible foi en un Dieu qui se tait !

Je suis entré dans ce monde avec l'âme  
D'un Caïn, qui allait souffrir longtemps,  
Longtemps, hélas ! d'être infirme et infâme,  
Pour son malheur séduite par Satan.  
Ne suis-je pas maintenant bien trop vieux  
Pour croire souffrir encore vivant  
Au-delà du seuil des derniers adieux ?

## LE LILAS TOUJOURS EN FLEUR

Il y a tant de belles choses  
Perdus que je n'ai jamais vus  
Qu'en songeant, les paupières closes,  
Au jardin où ton âme est nue !

C'est ce qu'on dit, et c'est peut-être  
Aussi vrai que mon souvenir  
Du lilas que de nos fenêtres,  
Quand tu vivais tu vis fleurir.

Comme un étoile de légende,  
L'arbuste que tu as planté  
De tes mains est bien la plus grande  
Des ressources d'un cœur blessé.

Je sais que rien vraiment n'existe  
Que mon jardin où Dieu et toi  
Ne font qu'un ! Mon cœur réaliste,  
S'il crie, est de mauvaise foi !

La mort est un pâle fantôme  
Rôdant, paré de son linceul,  
Dans la nature ! Immense atome,  
Dieu, toi et moi sommes les seuls  
Hôtes du jardin nostalgique  
Où fleurit le lilas mystique.



## UN CHANT DE LA NATURE

Une aube frêle essaie de consoler  
Le rêve abandonné par une nuit  
Désolée d'être nuit de reniement  
Vêtue du silence immense de Dieu.  
Peine perdue, qu'un coq doit célébrer  
Dans un chant douloureux mais sans pitié !  
Dans le cœur du Jardin des Espoirs Nus  
S'entend un cri de pardon et d'oubli.  
Bientôt le soleil moqueur aura bu  
Toute la rosée aux lèvres des fleurs.

## CHANSON DU CRÉPUSCULE

J'avoue que ce soir mon esprit  
Est sombre comme un ciel d'orage ;  
Je cherche des sources d'oubli  
Dans les secrets de ton visage.  
Peut-être n'est-ce qu'un défi  
Au rêve d'un dernier partage  
Avant une éternelle nuit  
Loin de Dieu, loin de tout rivage.

Suis-je encore le prisonnier  
Des vieux mensonges de mon cœur ?  
Je voudrais, je ne puis le nier,  
Lorsque la nuit vient, être ailleurs !

Crier « pouce ! » au Destin moqueur,  
Ou retourner le sablier :  
Folies ! Mais de moi aie pitié,  
J'avoue que la mort me fait peur !

## SEULEMENT FRUIT DE LA DOULEUR ?

La nuit trouve, en scrutant son silence,  
Des torrents de pitié engendrés  
Douloureusement dans les échos  
Par un reniement tumultueux  
D'un rêve où sang et larmes se mêlent.

Des torrents qui creusent des lits  
Qu'on appellera lignes de la main.

Les échos sont nuit et souvenir,  
Masque de vertige est leur visage.  
Dans leur voix se cache une question  
Qui troublera éternellement  
Les déserts : « était-ce reniement  
Pur et simple, ou vérité aveugle ? »

Et si la véritable mort,  
Celle qui n'est ni châtement,  
Ni porte d'une vie nouvelle,  
Devait n'être que la victoire  
Du Néant sur le Créateur,  
Lui-même néant ?

## UNE DERNIÈRE AUBADE

Rien ne sera véritable  
De ce qui arrivera  
Quand je ne serai plus là,  
Ombre du marchand de sable.

Songes douloureux d'une âme  
Qui ne peut trouver l'oubli,  
Les reniements, les défis  
De la mer au cœur en flammes !

Un fantôme aux lèvres nues  
Seul jettera dans la mer  
La coupe de lait amer  
D'un roi de Thulé reçue !

Les prières seront vaines !  
Insondable est le Destin !  
Nous ne verrons pas la fin  
Réelle de notre peine !

## ÂMES DE KABBALISTES

Ces noms de mystique espérance,  
Ces noms que Dieu nous a donnés,  
La langue de Marie de France  
Sereinement les fait rimer !  
Un de ces noms secrets est pierre,  
Un autre de ces noms est lierre.  
Hauts symboles du don d'aimer,  
De l'oubli ces noms nous délivrent, —  
Et la vérité nous fait vivre  
Comme Baucis et Philémon  
Unis de silences profonds.

## LE VINGT-CINQUIÈME JOUR DU DIXIÈME MOIS

Aube sans fard, aux yeux de servante,  
Visage ambigu d'un jour nouveau,  
Le vrai rivage élu d'un vieux rêve  
Révélé sans témoin à nos cœurs.

Il y eut un été de mensonges,  
Un été de mer en perdition,  
Un morne été de soleil changé  
En fantôme à jamais clandestin.

Ciel couronné de pierre déchue,  
Lumière veuve implorante !  
L'horizon vers lequel nous marchons  
Côte à côte est-il imaginaire ?  
Nos cœurs le sauront, — plus tard.

Dans ce monde qui nous lie,  
Je ne sais rien de la vie,  
Je ne sais rien de la mort.  
Que dirais-tu si j'avais l'audace  
De promettre nos vraies nostalgies  
Au Dieu du Ghetto de Varsovie,  
Au Dieu qui mourut  
Sur une montagne nue,  
Après avoir crié, — une fois :  
« Ah ! pourquoi m'as-tu abandonné ? »

## MAMAN D'UNE POUPÉE CADEAU DE NOËL

Tu es trop petite pour savoir,  
Vraiment savoir ce que c'est  
Que le tyrannique secret  
D'un homme sans espoir  
Qui a peur de tous les miroirs.

Ce sera moi, l'ombre enchaînée  
À une nuit que les années  
Enveniment sans pitié,  
Une lourde nuit qui étouffe tous les cris.  
Ce sera moi, l'ombre sans cesse affamée  
Qui même par le lait des mamelles de Dieu  
N'aurait pu être rassasiée.  
Ce sera moi, mon destin le veut,  
L'ombre errante dans tes yeux,  
L'ombre qui ne pourra ici-bas que souffrir  
Et pourtant aura peur de mourir.

Lorsqu'un été nous aura séparés  
— Un été, car même si c'est l'automne  
L'hiver ou le printemps, ce sera l'été —  
Mes yeux verront que tu es la Madone.  
Tu es trop petite pour me croire,  
Mais la mort a bonne mémoire,  
Et il n'y a pas de passé  
Qu'elle puisse oublier.





RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES  
À DES LÈVRES NUES

*Tome 3*

Un poème nécessaire peut-il ne pas faire un peu de bien ?	9
Un pauvre art poétique	10
Le mystère de l'espérance	12
Pas un jour sans une ligne	14
La statue de Clémence Isaure et le promeneur solitaire	15
Voyageur de l'ombre	16
Avril d'un secret	18
Sœurs, de jour et de nuit	19
Questions imparfaites	20
Avenir du jardin des énigmes	22
Aveu entendu par la statue de Laure	23
Renouveau de deux âmes	24
À l'étoile cachée attendue	26
Passions	27
Rescapés d'une promenade à deux	28
Solitudes	29
Une lecture d'un long apprentissage	30
Interlude	31
Une aquarelle : ciel gris et soleil d'un blanc pâle	32
Foi imparfaite	34
Défense d'un corps unique et d'une âme unique	35
Secret d'un ciel nu	36
Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?	37
D'un poète pèlerin bien tard repentant	38
Avenir d'époux orphelins sans enfants	39
Dernière étape	40
À qui, sinon à une rédemptrice ?	41
Soirée d'adieu	42

Nostalgies consolantes	43
À quelques mots près	44
Réparation peut-être incomplète	45
Une réponse parmi d'autres	46
La folie s'est tue un moment	47
Ensemble dans le sein de Dieu ?	48
Silence et lumière	50
Limites de la nuit	53
Commentaire d'une statistique	54
Accordé à l'ironie de la Nature	56
Quel incendie n'engendre pas fumée et cendre ?	57
Pas bien loin du dernier jour	58
Sur tant de chemins rôdent les destins !	60
Réalisme futile	61
Devant un banal coucher de soleil	62
Encore une confession de mécréant	64
Sais-tu ce que tu veux vraiment ?	65
La face visible de la vie	66
La mer dentelière aux doigts infatigables	67
Rêverie d'été	68
Un jour gris	70
Amertume de mécréant réaliste	71
Longtemps après le départ des cigognes	72
Passion et raison	74
Le poids d'une longue attente	75
Aveu d'un voyageur perplexe	76
Les damnés du lac	77
Orphelin privé de liberté	78
Ombre attendue	79
Fidélité meurtrie	80
Raisonnable démesure	81
Rêverie de mécréant	82

Sous le ciel silencieux	83
Mystère de toutes les nuits	84
Ultime attente	85
La mort abolie	86
Dernier ailleurs	87
Méditation d'un promeneur	88
Un souvenir d'une lune pâle	91
Chœur des exilés sceptiques	92
Chanson de tous les temps	93
Couplets juste un peu baroques	94
Litanie pleine de risque	95
Le temps où la mort attendait masquée	96
Sizain sans façon d'un poète déçu par la vie	98
La découverte de l'Amérique	99
Poète et pantin de France	100
En contemplant une nuit lente	102
En compagnie d'un écho fraternel	103
Vieille chanson toujours jeune	104
Chanson juste un peu ironique à chanter sur le seuil de la nuit	106
Premières lignes des mémoires de Polichinelle	108
Pour un prologue un tantinet satirique	109
Prophétie, un soir d'hiver	110
Plainte, plutôt que chant	111
Ce qu'on peut voir dans un portrait	112
Rêves d'amour	114
Prélude à une possible prière	115
Toujours la même chanson de naufragé	116
Soleil du soir	117
Question impure	118
Le lilas toujours en fleur	120
Un chant de la nature	121

Chanson du crépuscule	122
Seulement fruit de la douleur ?	123
Une dernière aubade	124
Âmes de kabbalistes	125
Le vingt-cinquième jour du dixième mois	126
Maman d'une poupée cadeau de Noël	127

Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2014

Imprimé en France